

UNIVERSITÉ DE FRANCE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

ÉTUDE SUR LES RAPPORTS
ENTRE LA JUSTIFICATION
PAR LA FOI
ET LA SANCTIFICATION
D'APRÈS CALVIN

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le 19 Juillet 1895, à 4 heures

PAR

Émile GAUTIER

PARIS
IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET
13, RUE CUJAS, 13

1895

UNIVERSITÉ DE FRANCE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

ÉTUDE SUR LES RAPPORTS
ENTRE LA JUSTIFICATION
PAR LA FOI
ET LA SANCTIFICATION
D'APRÈS CALVIN

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le 19 Juillet 1895, à 4 heures

ACAD.
UGD. BAT.
BIBL.

PAR

Émile GAUTIER

PARIS
IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET
13, RUE CUJAS, 13

1895

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. MÉNÉGOZ, Président de la soutenance.
MM. MÉNÉGOZ, }
 STAPFER, } Examineurs.
 EHRHARDT, }

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A M. ISAAC PICARD

Pasteur de l'Église Réformée de Paris.

A M. TH. AUDÉOUD

Témoignage d'affection et de reconnaissance.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ÉTUDE SUR LES RAPPORTS
ENTRE LA JUSTIFICATION
PAR LA FOI ET LA SANCTIFICATION
D'APRÈS CALVIN

INTRODUCTION

Dès que retentit dans le monde la prédication du salut gratuit, il se forma contre elle une violente opposition. Les Epîtres pauliniennes nous ont conservé quelques échos de la lutte que le grand apôtre eut à soutenir contre ses adversaires. Ceux-ci prétendaient que l'Evangile de la justification par la foi devait pratiquement favoriser le vice et renverser la moralité. « Péchons, disaient-ils, afin que la grâce abonde. » (Rom. 6, 1.) Cette lutte ne disparut pas avec l'Eglise apostolique; elle persista jusqu'à la Réforme du seizième siècle, où elle reparut plus vive que jamais.

Les réformateurs, qui appuyaient leur enseignement sur l'Ecriture sainte, proclamèrent de nouveau l'Evangile du salut gratuit. On vit alors les adversaires, com-

battus par l'apôtre Paul dans son épître aux Romains, reparaître sous d'autres noms et objecter que la prédication de la justification par la foi seule anéantissait la sanctification et ruinait les bonnes œuvres. C'est donc au nom de la morale que le catholicisme s'est opposé et continue à s'opposer à la doctrine fondamentale du protestantisme.

Certes, les faits contredisent nos adversaires et ébranlent sérieusement leurs objections. Il faut, en effet, être bien sûr de soi pour soutenir que le salut gratuit est incompatible avec la sanctification et favorise le péché, puisque nous devons compter au nombre de ceux qui l'ont prêché et qui en ont vécu, un saint Paul, un saint Augustin, un Luther, un Calvin, héros de la foi et de la conscience, dont se sont, à juste titre, réclamées tant d'Eglises auxquelles on a parfois reproché leur austérité morale. L'histoire nous montre que là où fut prêchée la justification par la foi apparurent aussitôt des Eglises vivantes, qui surent montrer leur foi par des œuvres de sacrifice et de dévouement (1).

(1) Contre les accusations calomnieuses des catholiques, Calvin en appelait déjà à la vie morale et austère de ses disciples : *Alter quoque nomine Marinarius ex culina Carmelitana fumos exhalat, nos libertatem evangelicam omne genus corruptelis prætexere..... Tametsi nihil habeant frontis, negare tamen non audebunt, quin major apud se grassetur vitiorum licentia. Plus certe apud nos esse veræ castæque severitatis et arctioris disciplinæ, testes sunt quotidianæ nostræ conciones. Et tamen hunc canem e*

Ce fait, qu'il nous fallait tout d'abord constater, ne pouvons-nous pas le comprendre? N'avons-nous aucune raison pour le légitimer? Nous est-il vraiment impossible de montrer que la sanctification sort nécessairement de la justification? Nous ne le pensons pas. Nous croyons, au contraire, que notre grand réformateur Calvin a parfaitement déterminé les différents rapports qui existent entre la justification par la foi et la sanctification, de sorte que le fait historique, constaté précédemment, nous apparaît dès lors comme un fait normal et expliqué. C'est ce que nous nous efforcerons de montrer dans ce travail.

Notre premier chapitre sera divisé en deux paragraphes. Le premier sera consacré à la justification par la foi, d'après Calvin; nous indiquerons ensuite, en quelques mots, dans le second paragraphe, quelle est, pour le réformateur, la notion de la sanctification, et nous déterminerons le principe d'après lequel elle doit se développer dans la vie du chrétien.

Nous exposerons, dans notre second chapitre, les rapports de la justification et de la sanctification, et nous

coeno foetidi claustris emersum, nihil pudet ita nobis oblatere. (*Acta Synodi Tridentinae cum antidoto. Op. Calv.*, t. VII, p. 392.) — Calvin fait allusion aux deux discours qu'Antoine Marinario prononça devant les pères du concile de Trente, le premier, le 20 décembre 1545, et le deuxième, le 4 avril 1546. On les trouve tous deux en latin dans les Actes du concile de Trente, publiés à Louvain en 1567, p. 18 et 43.

montrerons comment Calvin unit, sans toutefois les confondre, la justification et la sanctification, de telle sorte que l'une engendre l'autre.

Quelques remarques, que cette étude nous a suggérées, formeront tout naturellement notre conclusion.

On remarquera que la plupart de nos citations sont tirées de l'*Institution chrétienne*. Les autres ouvrages dogmatiques de Calvin, que nous avons lus, nous ont bien fourni, sur ce sujet, quelques expressions originales, mais aucune idée nouvelle qui nous permît de compléter ce que nous avons trouvé dans l'*Institution*. Nous ne saurions nous étonner de ce fait, puisque Calvin profitait de toutes ses lectures et controverses pour enrichir sa pensée et la préciser dans ce grand ouvrage, auquel il travaillait sans cesse.

Faites d'après l'édition française de 1560, toutes nos citations de l'*Institution* ont été vérifiées sur le texte latin de 1559, que nous donne la dernière édition faite et corrigée par Calvin lui-même. Les savants éditeurs des *Opera Calvini* pensent que l'édition française de 1560 est, en grande partie, une traduction faite, non par Calvin, qui n'aurait traduit lui-même que les sept premiers chapitres, mais par l'un de ses secrétaires, auquel on peut attribuer le seul contre-sens que nous aurons à signaler dans cette étude. Afin de rendre plus facile la lecture de ces citations, nous nous sommes permis de ne pas les transcrire avec l'orthographe de l'original.

Curieux de savoir si Calvin avait varié, ou si, du

moins, il avait trouvé, à différentes époques de sa vie, quelques arguments nouveaux sur la question qui nous intéresse, nous avons recherché à quelle édition de l'*Institution chrétienne* remonte chacune de nos citations, et nous avons indiqué, au bas des pages, la date et le chapitre des éditions citées. Il sera dès lors facile de faire l'histoire de la pensée de Calvin sur le point spécial que nous étudions. Le résultat auquel nous sommes arrivé, c'est que nous possédons, dès 1539, tous les éléments qui nous permettront d'établir les rapports de la justification par la foi et de la sanctification. Calvin ne les ayant pas réunis dans un chapitre spécial, il nous a fallu, pour saisir la pensée du réformateur dans toute sa richesse, rassembler, coordonner et systématiser tous les arguments qui se trouvaient dispersés çà et là dans différents chapitres de l'*Institution*.

Pour un travail aussi délicat, nous aurions aimé avoir un guide, et nous l'avons cherché parmi les nombreux auteurs qui ont traité de l'histoire des dogmes; mais, à notre grand étonnement, nous n'avons rien trouvé de spécial sur notre sujet, sauf quelques pages de M. Lobstein, dans son livre sur la *Morale de Calvin* (1).

Notre intention a donc été d'écrire un petit paragraphe

(1) P. LOBSTEIN. *Die Ethik Calvins in ihren Grundzügen entworfen*, Strasbourg, 1877, chap. II : *Das subjective Prinzip des neuen Lebens oder der Glaube*.

du grand et beau chapitre de l'Histoire de la théologie chrétienne, qu'on pourrait consacrer à la dogmatique de Calvin. Puissions-nous n'avoir pas été trop inférieur à notre tâche !

CHAPITRE I

DE LA JUSTIFICATION ET DE LA SANCTIFICATION D'APRÈS CALVIN

§ I. — *De la justification par la foi.*

Déterminons tout d'abord avec précision ce qu'est pour Calvin le dogme de la justification par la foi. Ce dogme est fondamental dans la théologie calviniste, comme il doit l'être du reste dans toute théologie protestante ; aussi Calvin n'hésite-t-il pas à l'appeler le principal article de la religion chrétienne. « Il faut donc maintenant considérer plus au long ce point de la justification de foi et tellement considérer qu'il nous souvienne bien que c'est le principal article de la religion chrétienne, afin qu'un chacun mette plus grand'peine à en savoir la résolution » (III, 11, 1) (1).

D'après Calvin, être justifié, c'est être réputé juste devant le jugement de Dieu (2). L'homme pécheur est dit

(1) Ce texte se trouve dans l'édition de 1539, chap. 6. *Op. Calvin.*, t. I, p. 737.

(2) « Celui est dit être justifié devant Dieu, qui est réputé juste devant le jugement de Dieu et est agréable pour sa justice », III, 11, 2. Ce texte se trouve aussi dans l'édition de 1539, chap. 6. *Op. Calvin.*, t. I, p. 737.

justifié, lorsqu'il est absous ou pardonné, car la justification du pécheur consiste dans son absolution, c'est-à-dire dans la rémission de ses péchés. « Justifier donc n'est autre chose sinon absoudre celui qui était accusé, comme ayant approuvé son innocence. » (III, 11, 3.)

« Davantage qu'Osiander me réponde quand saint Paul dit que David nous décrit une justice sans œuvre par ses mots : « Bienheureux sont ceux auxquels les péchés sont remis », à savoir si cette définition est entière ou à demi. Certes il n'amène pas le prophète pour témoin qu'une partie de notre justice soit située en la rémission des péchés ou bien qu'elle aide ou supplée à justifier l'homme, mais il enclôt toute notre justice en la rémission gratuite par laquelle Dieu nous accepte » (III, 11, 11) (1).

(1) Ce texte a été ajouté en 1559, mais la même idée se retrouve en 1536 dans le *premier catéchisme* de Calvin. Nous lisons à l'article : *Que nous sommes justifiés par la foi* : « Car nous sommes dits être justifiés par foi, non pas que nous recevions devant nous quelque justice, mais parce que la justice de Christ nous est attribuée tout ainsi que si elle était nôtre, notre propre injustice ne nous étant point imputée; tellement qu'on peut en un mot vraiment appeler cette justice la rémission des péchés; ce que l'apôtre déclare évidemment quand souventes fois il compare la justice des œuvres avec la justice de la foi et enseigne l'une être détruite par l'autre. » *Op. Calv.*, t. XXII, p. 49. Nous aurons souvent l'occasion de citer ce catéchisme, qui nous donne un résumé précis et complet de la dogmatique du réformateur en 1536. Fait en novembre 1536, quelques mois après la première édition de l'Institution, et imprimé en janvier 1537,

Cette justification ne nous est donnée qu'en Jésus-Christ, dont l'office de médiateur a rendu possible la rémission de nos péchés; aussi devons-nous chercher en lui seul les promesses de miséricorde et de pardon qui nous révèlent le cœur paternel de Dieu. « Et de fait, si nous voulons avoir assurance que Dieu nous aime et nous est propice, il convient de jeter les yeux sur Jésus-Christ et nous arrêter en lui, comme de vrai c'est par lui seul que nous obtenons que nos péchés ne nous soient point imputés, desquels l'imputation emporte l'ire de Dieu. » (II, 16, 3) (1).

Déclaré juste à cause de sa parfaite obéissance, Jésus-Christ a volontairement supporté à notre place, dans ses souffrances et sa mort expiatoires, la malédiction divine que nos péchés avaient justement attirée sur nous; aussi avons-nous en la damnation de Jésus-Christ notre absolution. « Et voilà où gît notre absolution, c'est que tout ce qui nous pouvait être imputé pour nous faire notre procès criminel devant Dieu, a été transporté sur Jésus-Christ tellement qu'il a réparé toutes nos fautes. » (II, 16, 5) (2).

ce catéchisme est d'une grande importance pour tous ceux qui étudient le développement dogmatique de la pensée de Calvin, aussi nous étonnons-nous de le voir citer si rarement.

(1) Ce texte a été ajouté en 1543, mais la même idée est exprimée en 1536 dans le *premier catéchisme* de Calvin à l'article : *Que nous sommes justifiés par foi*.

(2) Ce texte a été ajouté en 1559, mais la même idée est

Notre foi repose finalement sur Jésus-Christ, puisqu'il a plu à Dieu de lier ses promesses de pardon et de miséricorde à l'œuvre expiatrice de son fils bien-aimé. « Or comme ainsi soit que toutes les promesses de Dieu soient en Christ confirmées et par manière de dire tenues et accomplies, il appert sans doute que Christ est le perpétuel objet de la foi, auquel elle contemple toutes les richesses de la miséricorde divine. » (*Catéchisme de 1536 : Que c'est que la vraie foi.*)

Nous sommes donc justifiés par la foi, lorsque nous nous approprions l'œuvre du salut accomplie par le Christ. « Ici, dit Calvin, gît le principal point de la foi que nous ne pensions point les promesses de miséricorde, qui nous sont offertes du Seigneur, être seulement vraies hors de nous, et non pas en nous ; mais plutôt qu'en les recevant en notre cœur, nous les fassions nôtres. » (III, 2, 16) (1). De là cette définition de la foi : « elle est une ferme et certaine connaissance de la bonne volonté de Dieu envers nous, laquelle étant fondée sur la promesse

exposée en 1536 dans le *premier catéchisme* à l'article : *Il est descendu aux enfers* : « Ce qu'il est dit être descendu aux enfers signifie qu'il a été affligé de Dieu, et qu'il a soutenu et senti la rigueur horrible de son jugement pour s'opposer à son ire et satisfaire à sa justice pour nous : ainsi souffrant et portant les peines qui étaient dues à notre iniquité, non pas à lui qui jamais n'eut péché ni macule. » *Op. Calv.*, t. XXII, p. 55.

(1) Ces magnifiques paroles se trouvent déjà dans l'édition de 1539, chap. 4. *Op. Calv.*, t. I, p. 458.

gratuite donnée en Jésus-Christ, est révélée à notre entendement et scellée en notre cœur par le Saint-Esprit. » (III, 2, 7) (1).

Par sa notion de la foi, Calvin se séparait nettement de l'enseignement des docteurs catholiques, pour qui « la foi est une vertu théologale et surnaturelle, par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu nous a révélé et proposé de croire par son Eglise, parce qu'il est la vérité même, incapable de se tromper ou de nous tromper. » Viennent ensuite les distinctions entre la foi implicite et la foi explicite. « La foi implicite est celle par laquelle on croit généralement tout ce que Dieu a révélé et tout ce que l'Eglise propose et proposera jamais de croire, sans faire attention à aucune vérité particulière. Ainsi une personne qui est intérieurement déterminée à croire fermement toutes les vérités chrétiennes en a une foi implicite quoiqu'elle en ignore plusieurs. On appelle

(1) Cette citation se trouve dans l'édition de 1539, chap. 4. *Op. Calv.*, t. I, p. 456. Cette définition est reproduite presque littéralement dans le catéchisme de Genève, le second catéchisme de Calvin, qui dut paraître en novembre 1541. « La foi est une ferme et certaine connaissance de la dilection de Dieu envers nous, selon que, par son Évangile, il se déclare être notre Père et Sauveur par le moyen de Jésus-Christ. » *Op. Calv.*, t. VI, p. 43. Le premier catéchisme de Calvin donne la définition suivante : « C'est une ferme et solide confiance de cœur par laquelle nous nous arrêtons sûrement en la miséricorde de Dieu qui nous est promise par l'Évangile. » *Op. Calv.*, t. XXII, p. 47.

cette foi implicite, parce qu'elle contient seule toutes les vérités révélées. La foi explicite est celle par laquelle on croit quelque vérité en particulier, comme la Trinité, l'Incarnation, etc. » (1).

Tant qu'elle reste informe (*fides informis*), cette foi, n'étant qu'une adhésion intellectuelle à l'enseignement de l'Eglise, ne possède ni vertu, ni mérite. Pour devenir salulaire et nous rendre juste, il faut qu'elle soit formée par la charité (*fides formata caritate*). D'après l'Eglise catholique, notre amour pour Dieu, en tant qu'il nous rend juste et manifeste notre justice, devient le principe justifiant de la foi; tandis que, d'après Calvin, ce sont les promesses gratuites de la miséricorde divine, données en Jésus-Christ et saisies par la foi, qui nous justifient.

Calvin comprit qu'un abîme séparait sa notion de la foi de celle des catholiques, qu'il examine et critique dans son magnifique chapitre consacré à la foi (*Inst. Chr.*, III, 2). Avec quelle verve et quelle indignation ne réfute-t-il pas ses adversaires! Les citations suivantes, dans lesquelles il examine tour à tour la foi implicite et la foi explicite des catholiques, nous en donneront un exemple : « Ils ont bâti une fantaisie de foi qu'ils appellent implicite ou enveloppée, duquel nom intitulant la plus lourde

(1) Dans leur encyclopédie théologique, à laquelle nous empruntons ces définitions, les R. R. P. P. Richard et Giraud ne font qu'exposer l'enseignement de saint Thomas d'Aquin (*Secunda secundæ, Quæst. 2. art. 5 et 6*). Dictionnaire sacré de Richard et Giraud, dominicains, Paris, 1832.

ignorance qui se puisse trouver, ils trompent le pauvre populaire et le ruinent. Et même, pour parler plus ouvertement et à la vérité, cette fantaisie non-seulement ensevelit la vraie foi, mais la détruit du tout. Est-ce là croire de ne rien entendre, moyennant qu'on soumette son sens à l'Eglise? Certes la foi ne gît point en ignorance, mais en connaissance, et icelle non seulement de Dieu, mais aussi de sa volonté. Car nous ne recevons point salut à cause que nous soyons prêts de recevoir pour vrai tout ce que l'Eglise aura déterminé, ou parce que nous lui remettons la charge d'enquérir et connaître, mais en tant que nous connaissons Dieu nous être Père bienveillant pour la réconciliation qui a été faite en Christ, et parce que nous recevons Christ comme à nous donné en justice, sanctification et vie. C'est par cette connaissance et non en soumettant notre esprit aux choses inconnues que nous obtenons entrée au royaume céleste. » (III, 2, 2.)

« La foi gît en la connaissance de Dieu et de Christ, non pas en la révérence de l'Eglise. Et, de fait, nous voyons quel abîme ils nous ont ouvert par telle implication qu'ils appellent ou enveloppent; c'est que les ignorants reçoivent tout ce qui leur est présenté sous le titre de l'Eglise, voire sans aucune discrétion, même les plus lourdes erreurs qu'on leur puisse bailler. Laquelle facilité tant inconsidérée, combien qu'elle fasse trébucher l'homme en ruine, est néanmoins excusée par eux; d'autant qu'elle ne croit rien avec détermination mais sous cette condition, si la foi de l'Eglise est telle. En cette

manière, ils feignent qu'on tient la vérité en erreur, la lumière en aveuglement, et la science en ignorance. Or, afin de ne nous arrêter longuement à réfuter ces folies, nous admonesterons seulement les lecteurs de les comparer avec notre doctrine, car la clarté même de la vérité donnera assez d'arguments pour les confondre. Car il n'est pas question entre eux de savoir si la foi est enveloppée en beaucoup de ténèbres d'ignorance, mais ils déterminent que ceux qui s'abstiennent en ne sachant rien et même se flattent en leur bêtise, croient duement et comme il est requis, moyennant qu'ils s'accordent à l'autorité et jugement de l'Eglise sans rien savoir, comme si l'Ecriture n'enseignait point partout que l'intelligence est conjointe avec la foi. » (III, 2, 3.)

Quant à la foi explicite, qui implique la connaissance de son objet, mais qui peut exister sans être animée par la charité, Calvin la repousse parce qu'elle est purement intellectuelle. Pour lui, « l'assentiment que nous donnons à Dieu est au cœur plutôt qu'au cerveau, et d'affection plutôt que d'intelligence » (III, 2, 8) (1). Il ne faudrait

(1) Citation ajoutée en 1559, mais la même idée est déjà exprimée en 1536 dans le premier catéchisme. « Il ne faut pas estimer que la foi chrétienne soit une nue et seule connaissance de Dieu ou intelligence de l'Ecriture, laquelle voltige au cerveau sans toucher le cœur, telle qu'a accoutumé d'être l'opinion des choses, lesquelles nous sont confirmées par quelque probable raison; mais c'est une ferme et solide confiance de cœur par laquelle nous nous arrêtons sûrement

pas en effet se méprendre sur le sens du terme connaissance, employé par Calvin, lorsqu'il définit la foi « une ferme et certaine connaissance de la bonne volonté de Dieu envers nous ». Ce n'est pas une connaissance intellectuelle comme est celle de la logique, et des sciences de la nature ; c'est une connaissance religieuse, ayant pour objet des réalités que notre esprit ne saurait atteindre, et que nous saisissons avec une certitude qui dépasse infiniment celle qui résulterait du travail de notre pensée. L'importante citation qui suit justifiera et complètera ce que nous venons d'affirmer : « Quand nous appelons foi, connaissance, nous n'entendons pas une appréhension telle qu'ont les hommes des choses qui sont soumises à leur sens, car elle surmonte tellement tout sens humain, qu'il faut que l'esprit monte par dessus soi pour atteindre à icelle. Et même y étant parvenu, il ne comprend pas ce qu'il entend, mais ayant pour certain et tout persuadé ce qu'il ne peut comprendre, il entend plus par la certitude de cette persuasion que s'il comprenait quelque chose humaine selon sa capacité. Pourtant (c'est pourquoi) saint Paul parle très bien, disant qu'il nous faut comprendre quelle est la longueur, largeur, profondeur, hauteuse, de connaître la dilection de Christ, laquelle surmonte toute connaissance (Eph. 3, 18), car il a voulu ensemble signifier l'un et l'autre, c'est à savoir que ce

en la miséricorde de Dieu qui nous est promise par l'Évangile. » *Op. Calv.*, t. XXII, p. 47.

que notre entendement comprend de Dieu par foi est totalement infini, et que cette manière de connaître outrepassé toute intelligence. Néanmoins, parce que notre Seigneur a manifesté à ses serviteurs le secret de sa volonté, qui était cachée à tous siècles et générations, que pour cette cause la foi est justement nommée connaissance (Col. I, 26); saint Jean aussi l'appelle science, quand il dit que les fidèles savent qu'ils sont enfants de Dieu (1 Jean 3, 2). Et de fait, ils le savent pour certains, mais étant confirmés en persuasion de la vérité de Dieu plus qu'enseignés par démonstration ou argument humain. » (III, 2, 14) (1).

Ce que nous connaissons par la foi, ce qui en constitue son propre objet, c'est l'amour de Dieu, qui nous pardonne et nous justifie en Jésus-Christ (2); aussi Calvin regarde-t-il les promesses de la miséricorde divine comme étant un fondement sur lequel s'appuie la foi « qui commence par la promesse, s'arrête en icelle, et y prend sa fin. » (III, 2, 29) (3). La foi n'a donc point la force de justifier de soi-même, indépendamment des promesses

(1) Ce texte est dans l'édition de 1539, chap. 4. *Op. Calv.*, t. I, p. 456.

(2) Voir l'édition de 1539, chap. 5, *Op. Calv.*, t. I, p. 694.

(3) C'est parce que le propre objet de la foi est l'amour de Dieu, que Calvin peut distinguer la foi de la pénitence qui est, dans le passage suivant, identifiée avec la sanctification. « Or comme ainsi soit que nous recevions l'un l'autre par foi, néanmoins d'autant que le propre objet de la foi est la bonté de Dieu par laquelle nos péchés sont remis, il a été métier (nécessaire) de mettre la différence que nous avons

de pardon unies à l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ, mais seulement en tant qu'elle fait nôtre devant le jugement de Dieu la justice de Christ. « Car nous sommes dits être justifiés par foi, non pas que nous recevions dedans nous quelque justice, mais parce que la justice de Christ nous est attribuée tout aussi que si elle était nôtre, notre propre iniquité ne nous étant point imputée. » *Catéchisme de 1536. Que nous sommes justifiés en Christ par foi. Op. Calv., t. XXII.*

§ 2. — *De la Sanctification.*

Nous voudrions maintenant indiquer en quelques mots ce que Calvin entend par la sanctification, et déterminer le principe d'après lequel elle doit se développer dans la vie du chrétien. Nous nous efforcerons d'être aussi bref et aussi précis que possible, nous bornant à mentionner ce qui seul nous sera utile, lorsque nous établirons les rapports entre la justification et la sanctification.

mise entre foi et pénitence. » (III, 3, 19.) Ce texte se trouve dans l'édition de 1539.

En 1536, Calvin distinguait déjà la foi de la pénitence : « *Quid igitur? An vera pœnitentia citra fidem consistere potest? Minime. Verum etsi separari non possunt, distinguï tamen debent. Quemadmodum enim sine spe fides non est, et tamen fides et spes vâria sunt, ita pœnitentia et fides, quanquam perpetuo inter se vinculo cohærent magis tamen conjungendæ sunt quam confundendæ.* » *Op. Calv., t. I, p. 149.*

Calvin identifie notre sanctification avec notre régénération spirituelle, « dont le but est que l'image de Dieu, qui avait été obscurcie et quasi effacée en nous par la transgression d'Adam, soit restaurée. » (III, 3, 9) (1). Cette régénération consiste en deux parties, « en la mortification de notre chair, c'est-à-dire de la corruption qui est engendrée en nous, et en la vivification spirituelle par laquelle la nature de l'homme est restaurée en intégrité. » *Cat. de 1536. De la pénitence. Op. Calvin.* t. XXII, p. 50. Cette image divine sera reproduite en nous, lorsque nous accomplirons la volonté de Dieu, qui a trouvé sa parfaite expression dans le décalogue. Si la loi, en tant qu'elle entraîne la malédiction du pécheur, est abolie pour le croyant, elle n'en demeure pas moins la norme de la vie chrétienne. « En la loi de Dieu nous est donnée une très parfaite règle de toute justice, laquelle par bonne raison on peut appeler l'éternelle volonté du Seigneur, car là il a pleinement et clairement compris en deux tables tout ce qu'il requiert de nous. » *Cat. de 1536. De la loi. Op. Calvin.*, t. XXII, p. 38. Le décalogue, éclairé et interprété à la lumière de l'Evangile, devient ainsi pour le chrétien la règle de sa conduite.

Indiquons maintenant comment et dans quel esprit nous devons accomplir les commandements divins.

(1) Ce texte est dans l'édition de 1539, chap. 5. *Op. Calvin.*, t. I, p. 690.

Pour juger et apprécier nos œuvres, Calvin remonte à l'intention d'après laquelle nous avons agi. Pour le réformateur, une œuvre n'est moralement bonne que si elle est religieuse, elle n'est agréable à Dieu que si elle lui est consacrée. Pour accomplir la volonté de Dieu, il nous faut faire par amour pour Lui, non ce qui nous plaît ou convient à notre sagesse, mais ce que le Seigneur nous a ordonné dans sa loi (1).

Tout autre mobile, qui nous détourne d'agir par amour et pour la gloire de Dieu, vicie nos œuvres, même les meilleures; celles que souvent nous appelons bonnes, parce qu'elles sont utiles à notre prochain et servent au bien de l'humanité. « Or, dit Calvin, encore qu'un homme fût en tout et partout estimé parfait en vertus, s'il ne rapporte sa vie au service de Dieu, il pourra bien être loué du monde, mais il sera en abomination au ciel, attendu que la principale partie de justice

(1) « Car nous expérimentons plus qu'il ne serait métier (nécessaire) combien nous faillons souvent avec notre bonne intention. » (II, 2, 25.) Nous lisons dans le catéchisme de Genève, *Op. Calv.*, t. VI, p. 51 :

E. Il a été dit que le vrai et légitime service de Dieu consiste à obéir à sa volonté.

M. Pourquoi?

E. Parce que Dieu ne veut pas être servi à notre fantaisie, mais selon son bon plaisir.

M. Quelle règle nous a-t-il donnée pour nous conduire?

E. Il nous a donné sa Loi.

est de rendre à Dieu l'honneur qu'il mérite, duquel nous le fraudons méchamment quand nous n'avons pas cette intention de nous assujettir à son empire. » (III, 3, 7) (1). Les vertus des païens, que Calvin appelle des « simulacres de vertus » (III, 14, 2) (2), seront, donc sans mérite devant Dieu, puisque, ne se consacrant qu'à eux-mêmes ou à l'humanité, les sages de ce monde ont fait de la créature le centre et le but de toute leur activité. L'homme pèche et manque à son devoir, dès qu'il oublie Dieu, à la gloire duquel seul il devrait agir, puisqu'ayant tout reçu de Lui, il lui doit tout.

« Puisque nous savons que ceste est la fin unique et perpétuelle de justice et de droiture que Dieu soit honoré, tout ce qui tend ailleurs à bon droit perd le nom de droiture. Puis donc que telle manière de gens ne regarde point le but que la sagesse de Dieu a ordonné, combien que ce qu'ils font semble avis (est jugé) bon en l'action externe, toutefois pour la mauvaise fin est péché. Il (saint Augustin) conclut donc que tous ceux qui ont été prisés entre les païens, ont toujours péché en l'apparence qu'ils ont eu de vertu, d'autant qu'étant dénués de la clarté de foi, ils n'ont pas rapporté leurs œuvres, qu'on a tenu

(1) Ce texte a été ajouté en 1559, mais la même idée est développée dans l'édition de 1539, chap. 10.

(2) Cette expression se trouve plusieurs fois dans l'édition de 1539, chap. 10; *Op. Calv.*, t. I, p. 756 et 757; 1539, chap. 17, *Op. Calv.*, t. I., p. 755.

pour vertueuses, à la fin qu'ils devaient. » (III, 14, 3) (1),

(1) Sauf la dernière phrase, ajoutée en 1543, le reste se retrouve textuellement dans l'édition de 1539, chap. 10. *Op. Calv.*, t. I, p. 756. Voir III, 7, 1; II, 3, 4; *Comment.*, II Pierre, 2, 19.

CHAPITRE II

RAPPORTS ENTRE LA JUSTIFICATION ET LA SANCTIFICATION

Nous arrivons maintenant au centre même de notre sujet. Etablissons tout d'abord la thèse du réformateur. Ses adversaires lui objectaient que sa doctrine de la justification gratuite par la foi en Jésus-Christ anéantissait les bonnes œuvres. « Ils allèguent que les bonnes œuvres sont détruites quand on prêche la justification de foi. » (III, 16, 1.) Calvin répondait à cette objection en affirmant « que la foi et les bonnes œuvres étaient nécessairement conjointes ensemble. » (III, 16, 1.) Elles sont si étroitement unies que l'une ne peut être sans l'autre, de sorte que ne point s'adonner à la sainteté, c'est non seulement abandonner Dieu comme Créateur, mais encore le renier comme Sauveur. Toutefois, si la justification et la sanctification sont inséparables, il faut les distinguer et ne pas les confondre, comme le faisait Osiander, à la suite des catholiques. « Car nous ne songeons point une foi qui soit vide de toutes bonnes œuvres, ou une justification qui puisse consister sans elles, mais voilà le nœud de la matière que j'ai soit (bien que) que nous confessons la foi et les bonnes œuvres être nécessairement conjointes ensemble, toutefois nous situons la justice en la

foi, non pas aux œuvres » (III, 16, 1) (1). Aux catholiques qui séparaient, sans les unir, la foi et les bonnes œuvres, puisqu'ils juxtaposaient la charité à une foi toute intellectuelle, Calvin opposait la thèse suivante : La foi ne saurait exister sans les bonnes œuvres, puisqu'elle les produit nécessairement. « La foi donc, non seulement ne nous rend pas négligents aux bonnes œuvres, mais elle est la racine dont elles sont produites. » *Cat. de Genève. Op. Calvin.*, t. VI, p. 49. Cette thèse, si nettement formulée par Calvin, a été reprise et affirmée avec la même vigueur par la confession de foi des Eglises réformées de France : « Ainsi la foi, non seulement ne refroidit pas l'affection de bien et saintement vivre, mais l'engendre et l'excite en nous en produisant nécessairement les bonnes œuvres. » (*Confession de La Rochelle*, art. 22.)

Exposons maintenant les raisons que nous fournit l'*Institution chrétienne* pour démontrer la thèse du réformateur.

Nous invoquerons tout d'abord une raison métaphysique, qui résulte de la nature même de Dieu. Etant par essence la sainteté parfaite et absolue, Dieu a dû nécessairement unir, dans son œuvre rédemptrice, la sanctification et la justification. Si Dieu, en nous justifiant, nous adopte pour ses enfants et nous unit à lui, il doit neces-

(1) Ce texte se trouve dans l'édition de 1539, chap. 6. *Op. Calvin.*, t. I, p. 776. La même idée est exprimée en 1536. Voyez ci dessus, p. 21, note.

sairement nous sanctifier, puisqu'il ne saurait avoir communion avec l'iniquité. « Par quel fondement pouvait-elle (l'Ecriture) mieux commencer qu'en admonestant qu'il nous faut être sanctifiés d'autant que notre Dieu est saint, ajoutant la raison, que comme ainsi soit que nous fusions épars comme brebis égarées et dispersées par le labyrinthe de ce monde, il nous a recueillis pour nous assembler avec soi. Quand nous oyons (entendons) qu'il ait fait mention de la conjonction de Dieu avec nous, il nous doit souvenir que le lien d'icelle est sainteté. Non pas que par le mérite de notre sainteté nous venions à la compagnie de notre Dieu, vu qu'il nous faut premièrement que d'être saints adhérer à lui, afin qu'il épande de sa sainteté sur nous, pour nous faire suivre là où il nous appelle, mais à cause que cela appartient à sa gloire qu'il n'ait nulle accointance avec iniquité et immondicité, il nous lui faut ressembler puisque nous sommes siens » (III, 6, 2) (1). C'est pour cela que Dieu a destiné Jésus-Christ à être, non seulement le moyen de notre réconciliation, mais encore l'image parfaite que nous devons réaliser en nous. « Or, s'il est vrai que toute la somme de l'Evangile soit comprise entre ces deux points, à savoir en la repentance et rémission des péchés, ne voyons-nous pas bien que le Seigneur justifie gratuitement ses serviteurs, afin de les restaurer quant et quant en vraie

(1) Ce texte se trouve dans l'édition de 1539, chap. 17. *Op. Calv.*, t. I, p. 1124.

justice par la sanctification de son Esprit » (III, 3, 19) (1)? Car « Dieu nous adopte pour ses enfants à cette condition que l'image du Christ apparaisse en notre vie » (III, 6, 3) (2).

Jésus-Christ a été fait pour nous de la part de Dieu, justice, sagesse et sanctification; aussi, lorsque par la foi nous communions avec lui afin que sa justice nous soit imputée, nous participons de même nécessairement à son Esprit, qui nous régénère et nous sanctifie. « Car nous ne songeons point une foi qui soit vide de toutes bonnes œuvres ou une justification qui puisse consister sans icelles : mais voilà le nœud de la matière que ja soit que (bien que) nous confessions la foi et les bonnes œuvres être nécessairement conjointes ensemble, toutefois nous situons la justice en la foi, non pas aux œuvres. La raison pourquoi, il est facile à expliquer, moyennant que nous regardions Christ auquel la foi s'adresse, et dont elle prend toute sa force. Car dont (d'où) vient que nous sommes justifiés par foi? c'est parce que par icelle nous appréhendons la justice de Christ, laquelle seule nous réconcilie à Dieu. Or nous ne pouvons appréhender cette justice que nous n'ayons aussi sanctification. Car quand il est dit que Christ nous est donné en rédemption, sa-

(1) Ce texte se trouve dans l'édition de 1539, chap. 5. *Op. Calv.*, t. I, p. 693.

(2) Ce texte se trouve dans l'édition de 1539, chap. 17. *Op. Calv.*, t. I, p. 1125. Voir *Comment. sur Rom.* 6, 1.

gesse et justice, il est pareillement ajouté qu'il nous est donné en sanctification (I Cor., 1, 30). De cela s'ensuit que Christ ne justifie personne qu'il ne le sanctifie quant et quant. Car ces bénéfices sont conjoints ensemble comme d'un lien perpétuel, que quand il nous illumine de sa sagesse, il nous rachète; quand il nous rachète, il nous justifie; quand il nous justifie, il nous sanctifie. Mais parce qu'il n'est maintenant question que de justice et sanctification arrêtons-nous en ces deux. Combien donc qu'il les faille distinguer, toutefois Christ contient inséparablement l'un et l'autre. Voulons-nous donc recevoir justice en Christ? il nous faut posséder Christ premièrement. Or nous ne le pouvons posséder que nous ne soyons participants de sa sanctification, vu qu'il ne se peut déchirer par pièces. Puis qu'ainsi est, dis-je, que le Seigneur Jésus jamais ne donne à personne la jouissance de ses bénéfices qu'en se donnant soi-même, il les élargit tous deux ensemble, et jamais l'un sans l'autre. De là il appert combien est cette sentence véritable, que nous ne sommes point justifiés sans les œuvres, combien que ce ne soit point par les œuvres d'autant qu'en la participation de Christ en laquelle gît notre justice n'est pas moins contenue sanctification » (III, 16, 1) (1).

La sanctification devient ainsi le but de la prédestination. Ceux que Dieu a prédestinés, il les appelle pour les

(1) Cette importante citation se trouve déjà dans l'édition de 1539, chap. 16. *Op. Calv.*, t. I, p. 776.

justifier et les sanctifier. « Saint Paul enseigne que la fin de notre élection est à ce que nous menions vie sainte et irrépréhensible. Si le but de notre élection est de saintement vivre, elle nous doit plutôt pousser et stimuler à méditer sainteté qu'à chercher couverture de nonchalance » (III, 23, 12) (1).

Si Dieu, à cause de sa nature, a dû nécessairement unir dans son œuvre rédemptrice la justification et la sanctification, nous sera-t-il possible de comprendre comment se réalise psychologiquement une telle union dans la vie du croyant? M. Lobstein, contestant que Calvin se soit placé à un point de vue psychologique, adresse au réformateur le même reproche que Ritschl faisait à Luther et à Mélanchton. Il ne voit pas « comme dans l'acte de confiance qui saisit la justification, sont aussi contenues la force et l'impulsion pour bien agir. Aussi longtemps que cela sera purement affirmé, mais non expliqué et prouvé, toutes ces phrases, qui désignent la foi comme une force qui produit des œuvres, resteront de puissantes affirmations non démontrées. » (Lobstein. — *Die Ethik Calvins*, p. 34). Nous ne pouvons admettre cette critique

(1) Ce texte a été ajouté en 1559, mais l'idée se trouve exprimée dans la première édition de 1536 : *Quod si commortui sumus et convivemus, si compatimur et conregnabimus, quod configuramur passionibus ejus, quia pater prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui, quos in ipso elegit, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus.* *Op. Calv.*, t. I, p. 52.

de M. Lobstein, car nous croyons que Calvin nous fournit autre chose que de pures affirmations. Il nous reste donc à montrer que la justification par la foi produit la sanctification et réalise ainsi le but que se proposait Jean-Baptiste, « lorsqu'il admonestait les hommes de se reconnaître pécheurs et de se rendre damnables devant Dieu avec toutes leurs œuvres, afin de souhaiter de tout leur cœur la mortification de leur chair et la nouvelle régénération de l'Esprit de Dieu » (III, 3, 19) (1).

• Il est tout d'abord évident que la justification par la foi implique le sentiment de notre culpabilité. Comment, en effet, recevoir le pardon de ses péchés sans s'être reconnu pécheur ? Comment être justifié sans avoir porté sur sa nature corrompue une parole de condamnation ? Pour trouver notre justification en Jésus-Christ, il nous faut nécessairement reconnaître que le pardon de Dieu ne nous est accordé qu'à cette condition, c'est que Jésus-Christ le saint et le juste a supporté la peine que nous avons justement méritée. « En sa damnation, nous avons notre absolution », dit Calvin, qui revient souvent sur cette pensée, que le sacrifice de Jésus-Christ, prix de notre rédemption, est bien propre à nous faire sentir notre corruption et à nous apprendre en haïssant le péché, à nous haïr nous-mêmes. La croix du Calvaire, en nous apportant le pardon et la vie, jette sur notre nature une lumière

(1) Ce texte se trouve dans l'édition de 1536. *Op. Calv.*, t. I, p. 30.

salutaire, qui dissipe toutes nos illusions, de sorte que « nous nous reconnaissons pécheurs et que nous nous rendons damnables devant Dieu avec toutes nos œuvres. »

Le pardon des péchés, que Dieu nous donne gratuitement en Jésus-Christ, ne saurait donc, comme le prétendaient les catholiques, affaiblir la notion du péché, « car, dit Calvin, nous disons que cette rémission des péchés nous est gratuite, mais non pas à Christ, auquel elle a coûté bien cher, car il l'a rachetée de son très précieux et sacré sang, parce qu'il n'y avait nul autre prix par lequel le jugement de Dieu pût être contenté... Davantage nous leur remontrons que l'ordure de péché est telle, qu'elle ne se peut laver, sinon par cette seule fontaine. Et voyant (entendant) cela, ne doivent-ils pas concevoir un plus grand horreur de péché que si on leur disait qu'ils se puissent nettoyer par quelques bonnes œuvres? » (III, 16, 4) (1).

Si le chrétien, pour obtenir en Jésus-Christ le pardon de ses péchés, a dû « se reconnaître pécheur et se rendre damnable avec toutes ses œuvres », nous ajoutons qu'il a dû nécessairement « souhaiter de tout son cœur la mortification de sa chair et la nouvelle régénération de l'Esprit de Dieu. »

Nous avons vu précédemment que Dieu ne justifie le

(1) Ce texte se trouve dans l'édition de 1539, chap. 6. *Op. Calvin.*, t. I, p. 778.

pécheur que pour le sanctifier, car s'il l'adopte gratuitement pour son enfant, c'est afin que l'image de Christ apparaisse dans sa vie et qu'il mène désormais une vie sainte et irrépréhensible.

Certes le croyant saisit par sa foi la miséricorde divine, mais il la saisit telle que le Seigneur la lui présente dans l'Évangile, qui n'offre la grâce au pécheur qu'en vue de sa régénération et de sa purification. Aussi le fidèle qui croit fermement aux promesses de la miséricorde divine, telles que le Dieu-Saint les a manifestées en Jésus-Christ, ne pourra ni réclamer ni obtenir le pardon de ses péchés sans désirer en même temps l'anéantissement de cette puissance du mal qui agit en lui. Le contraire serait psychologiquement impossible, car la foi du chrétien embrasse l'amour de Dieu sans le dépouiller de ses conditions et de ses exigences; c'est parce qu'elle l'accepte tel qu'il est et sans le dénaturer, qu'elle le saisit comme un amour saint, auquel on ne peut croire sans vouloir être transformé à son image. « Ainsi donc, dit Calvin, non sans cause, j'ai dit que la foi non seulement appréhende que Dieu nous est pitoyable et qu'il nous veut recevoir à merci, mais quant et quant qu'il nous veut gouverner et qu'il veut tellement réformer la corruption de notre nature que son esprit nous gouverne en toute justice. » *Harmonie évangélique, Sermon 40, Op. Calvin, t. LXVI, p. 496*). C'est ainsi que par la foi en Jésus-Christ, nous obtenons une double grâce. « La première est qu'étant par son innocence réconciliés à Dieu, au lieu

d'avoir un juge au ciel pour nous condamner, nous y avons un Père très clément. La seconde, est que nous sommes sanctifiés par son Esprit pour méditer sainteté et innocence de vie » (III, 11, 1) (1).

Lorsque, accablés par le sentiment de nos fautes et de notre culpabilité, mais attirés et fortifiés, par les promesses divines, nous nous présentons devant Dieu pour lui répéter la demande de l'Oraison dominicale « Pardonne-nous nos péchés », nous ne pouvons arrêter là notre prière, et notre conscience, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, nous presse d'ajouter « ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal. » C'est ainsi que la foi justificante produit nécessairement en nous cet ardent désir de la mortification de notre chair et de notre régénération par l'Esprit de Dieu. Il nous est donc permis d'affirmer qu'il est psychologiquement impossible qu'un pécheur saisisse par la foi en Jésus-Christ sa justification, sans que la sanctification naisse et se développe en lui. Nous pouvons maintenant comprendre l'expression suivante que nous trouvons dans les commentaires de Calvin et que M. Lobs-tein juge obscure et inexplicable. « La régénération de l'Esprit est comprise sous la foi, comme aussi elle est l'effet d'icelle. Car nous croyons au Fils de Dieu, en partie afin qu'il nous réconcilie et remette en la grâce du Père par l'imputation de justice, en partie afin qu'il nous

(1) Ce texte se trouve dans l'édition de 1539, chap. 6. *Op. Calv.*, t. I, p. 737.

sanctifie par son Esprit » (*Commentaires sur les Actes*, 20, 13) (1).

L'Institution nous offre encore une autre raison psy-

(1) Nous croyons nécessaire de citer les passages sur lesquels nous nous appuyons pour justifier notre exposé : « Par quoi quand le Seigneur nous offre rémission de nos péchés, il a accoutumé de requérir mutuellement de nous amendement de vie, signifiant que sa miséricorde nous doit être cause et matière de nous amender » (suivent de nombreux passages de l'Écriture, dont le dernier est le suivant) : « Retournez-vous au Seigneur en amendement de vie, afin que vos péchés soient effacés. Act. 3, 19. » Auquel passage toutefois il faut noter que cette condition est ajoutée, non pas à cause que notre amendement de vie soit comme le fondement pour nous faire obtenir pardon de nos offenses, mais plutôt, au contraire, d'autant que le Seigneur veut faire miséricorde aux hommes à cette fin qu'ils amendent leur vie, il nous est là montré à quel but il nous faut tendre si nous voulons obtenir pardon de Dieu » (III, 3, 20). Ce texte est dans l'édition de 1539, chap. 5, *Op. Calv.*, t. I, p. 694. — Voir III, 3, 20; *Sermons sur Genèse*, ch. 15. *Op. Calv.*, t. XXIII, p. 710. — *Cat. de 1536, article : rémission des péchés*, où Calvin montre que Christ ne communique son salut qu'« aux pauvres pécheurs affligés, qui gémissent, travaillent, sont chargés, et comme affamés et altérés, défaillent, étant accablés de douleur et de misère. »

« Or que la pénitence, non seulement suive pas à pas la foi, mais qu'elle en soit produite, nous n'en devons faire nul doute. Car puisque la rémission des péchés est offerte par l'Évangile, afin que le pécheur étant délivré de la tyrannie de Satan, du joug du péché et de la misérable servitude de ses vices, entre au royaume de Dieu, nul ne peut embrasser la grâce de l'Évangile qu'il ne se retire de ses débauchements

chologique, qui nous permet de justifier l'expression du catéchisme de Genève: « La foi non seulement ne nous rend pas négligents aux bonnes œuvres, mais elle est la racine dont elles sont produites. »

Le fidèle possède par sa foi une preuve certaine et inébranlable de l'amour de Dieu, puisque, selon Calvin, « la foi est une ferme et certaine connaissance de la dilection de Dieu envers nous, selon que par son Evangile, il se déclare être notre Père et Sauveur par le moyen de Jésus-Christ. » *Cat. de Genève, Op. Calv.*, t. VI, p. 43.

Or l'amour engendre l'amour, c'est une loi psychologique qui gouverne les âmes. L'amour infini de Dieu à notre égard engendre en nous, qui croyons, l'amour pour Dieu, que manifeste cet ardent désir d'obéir à sa volonté et de nous soumettre à ses commandements. C'est ainsi que la justification gratuite par la foi en Jésus-Christ produit l'obéissance libre et joyeuse, qui résulte de l'amour. « L'apôtre met ici deux choses, dit Calvin : Qu'ils aiment Jésus-Christ combien qu'ils ne l'aient vu; et qu'ils croient en lui lequel ils ne voient point maintenant. Mais la première procède de la dernière, car la foi est cause de l'amour non seulement parce que la connaissance

pour suivre le droit chemin et applique toute son étude à se réformer » (III, 3, 1). Ce texte est aussi dans l'édition de 1539, chap. 5. *Op. Calv.*, t. I, p. 685. Voir aussi *Cat. de 1536*, art. : *Que par la foi nous sommes sanctifiés pour obéir à la Loi.*

des biens que Christ nous fait nous invite à l'aimer mutuellement, mais parce qu'en nous offrant la parfaite béatitude il nous ravit à soi. » *Commentaires sur I Pierre*, 1, 8.

Les catholiques prétendaient que par la prédication du salut gratuit les réformateurs, anéantissant les mérites de l'homme, n'avaient plus rien pour exhorter aux bonnes œuvres. Ils oubliaient l'amour infini du Père céleste, qui nous convie à la repentance et crée chez le fidèle l'obéissance filiale. « Les apôtres, disait Calvin, sont tous pleins d'exhortations, remontrances, répréhensions pour instituer l'homme de Dieu à toute bonne œuvre et ne font aucune mention de mérite. Plutôt au contraire ils prennent leurs principales exhortations de là, que notre salut consiste en la miséricorde de Dieu, sans que nous ayons rien mérité; comme fait saint Paul quand, après avoir enseigné par toute l'épître que nous n'avons nulle espérance de salut sinon en la grâce de Christ, quand il vient à exhorter, il fonde sa doctrine sur cette miséricorde qu'il avait prêchée » (III, 16, 3) (1).

Après avoir montré que « la miséricorde de Dieu est le principe de bien et duement le servir » (III, 16, 3), Calvin attaque directement les catholiques et leur montre combien il est dangereux, au point de vue moral, de proposer à l'homme la récompense divine comme mobile de ses actions, car c'est faire du fidèle un mercenaire, qui

(1) Ce texte est dans l'édition de 1539, chap. 6, *Op. Calv.*, t. I, p. 777.

agit non par amour, mais par intérêt. « C'est une menterie de dire que nous détournons les cœurs des hommes d'affection de bien faire, en leur ôtant la fantaisie de mériter. Car ce qu'ils disent que nul ne se souciera de bien vivre sinon qu'il espère quelque loyer, en cela ils s'abusent trop lourdement, car si on ne cherche autre chose sinon que les hommes servent à Dieu pour rétribution et soient comme mercenaires, qui lui vendent son service, c'est bien mal profiter. Il veut être honoré, aimé d'un franc courage et approuve un serviteur, lequel, quand toute espérance de loyer lui serait ôtée, ne laisserait point néanmoins de le servir. Or si métier est d'inciter les hommes à bien faire, il n'y a nuls meilleurs éperons à les piquer que quand on leur remontre la fin de leur rédemption et vocation. C'est ce que fait la Parole de Dieu. » (III, 16, 2) (1). « Mais ces Pharisiens, parce qu'en exaltant les mérites ils arrachent quasi par force du peuple quelques œuvres serviles, ils nous imposent fausement que nous n'avons rien pour exhorter à bonnes œuvres, parce que nous ne suivons pas leur train. Comme si Dieu se délectait beaucoup de tels services contraints, lequel déclare qu'il n'accepte autre sacrifice, sinon celui qui vient de franche volonté, et défend de rien donner de tristesse ou de nécessité. » (III, 16, 3) (2).

(1) Ce texte est dans l'édition de 1539, chap. 6. *Op. Calv.*, t. I, p. 776 et 777.

(2) Ce texte est dans l'édition de 1539, chap. 6. *Op. Calv.*, t. I, p. 777-778.

Lorsque nous avons cherché à déterminer le principe d'après lequel doit se développer la sanctification du chrétien, nous avons montré que l'homme ayant tout reçu de Dieu lui doit tout, et que par suite son devoir est de se consacrer entièrement à son Dieu Créateur et Sauveur, afin de lui obéir par amour. Or, c'est justement cette libre et joyeuse obéissance qu'enfante la justification par la foi, ce qui a suggéré à Calvin ces magnifiques paroles : « Il est bien vrai que celui qui répute quel père nous est Dieu, il a suffisante raison, voir encore qu'il n'y eût nul enfer, d'avoir plus grande horreur de l'offenser que mourir » (III, 2, 26) (1).

Le lecteur remarquera que nous avons parlé jusqu'ici des rapports entre la justification et la sanctification, entre la foi et les bonnes œuvres. Nous voudrions ter-

(1) Ce texte est dans l'édition de 1539, chap. 4. *Op. Calv.*, t. I, p. 465. Nous y trouvons aussi la distinction entre l'obéissance servile de l'infidèle et l'obéissance libre et volontaire du chrétien. « Car les iniques ne craignent pas Dieu parce qu'ils ont crainte d'encourir son offense, s'ils le pouvaient faire sans punition, mais parce qu'ils savent qu'il est puissant à se venger, ils ont horreur toutes fois et quantes qu'on leur parle de son ire. Et même ils craignent son ire, d'autant qu'ils la pensent être prochaine et que d'heure en heure ils attendent qu'elle les vienne accabler. Au contraire, les fidèles craignent plus son offense que la punition. » Et plus loin nous lisons : « Telle crainte (celle des iniques) est communément appelée servile, pour la discerner d'une sujétion franche et volontaire, comme elle doit être aux enfants envers leurs pères. »

miner ce chapitre par quelques observations sur le rapport entre la pénitence et la foi. Peut-on identifier la pénitence avec la sanctification, pour affirmer ensuite que la foi engendre la pénitence? C'est ce qui semble résulter du passage suivant de l'Institution : « que la pénitence non seulement suive pas à pas la foi, mais qu'elle en soit produite, nous n'en devons faire nul doute... Ceux qui pensent que la pénitence précède la foi, alors qu'elle en est produite et en sort comme un fruit de l'arbre, n'en ont jamais expérimenté la force » (III, 3, 1) (1). Mais alors, comment expliquer les paroles de Calvin, par lesquelles il nous présente la foi comme étant l'une des parties de la pénitence? « Je n'ignore pas que sous le nom de Pénitence, toute la conversion à Dieu est comprise, dont la foi est une des principales parties » (III, 3, 5) (2).

Pour résoudre cette apparente contradiction, il faut se rappeler que, dans cette dernière citation, Calvin entend par pénitence toute notre conversion, qui com-

(1) Nous avons été obligé de corriger le texte français de 1560, qui traduit faussement le texte latin de 1559 : *Pœnitentiam vero non modo fidem continuo subsequi, sed ex ea nasci extra controversiam esse debet... Quibus autem videtur fidem potius præcedere pœnitentia quam ab ipsa manare, vel proferri tanquam fructus ab arbore, nunquam vis ejus fuit cognita.* (III, 3, 1). Ce texte est aussi dans l'édition de 1539, chap. 5. *Op. Calv.*, t. I, p. 685.

(2) Ce texte est dans l'édition de 1539, chap. 5, *Op. Calv.*, t. I, p. 688.

mence par la crainte de la punition et le sentiment du péché que la loi fait naître en nous, auxquels succède la foi, qui nous délivre de la malédiction divine et produit en nous la véritable crainte de Dieu, que réalise la libre et joyeuse obéissance de l'amour.

Toutefois, Calvin désigne le plus souvent par le terme « pénitence » ce qui en constitue la partie centrale : à savoir, la mortification de la chair et la vivification de notre nature par le Saint-Esprit. C'est pour cela que le réformateur ajoute : « Pénitence est donc régénération spirituelle, de laquelle le but est que l'image de Dieu, qui avait été obscurcie et quasi effacée en nous par la transgression d'Adam, soit restaurée » (III, 3, 9) (1). C'est dans ce dernier sens, où la régénération est identifiée avec la pénitence, que celle-ci procède de la foi comme d'une racine. La raison en est facile à comprendre, puisque nous avons vu que la foi et la sanctification sont nécessairement conjointes ensemble. De même, tout ce que nous avons dit sur les rapports entre la justification et la sanctification peut s'appliquer à la pénitence dans ses rapports avec la foi. Calvin a donc le droit d'affirmer que la foi est cause de la pénitence ; mais, afin d'éviter tout malentendu, il nous explique en quoi consiste cette causalité.

Si la foi engendre la pénitence, ce n'est pas qu'elle la

(1) Ce texte est dans l'édition de 1539, chap. 5, *Op. Calv.*, t. I, p. 690.

précède dans le temps, mais uniquement parce que le croyant peut seul posséder la véritable pénitence, celle que prêchait Jean-Baptiste, « lorsqu'il admonestait les hommes de se reconnaître pécheurs et de se rendre damnables devant Dieu avec toutes leurs œuvres, afin de souhaiter de tout leur cœur la mortification de leur chair et la nouvelle régénération de l'Esprit de Dieu » (III, 3, 19). « Néanmoins, quand nous disons que l'origine de la repentance vient de foi, nous ne songeons point qu'il faille quelque espace de temps auquel il faille qu'elle soit engendrée, mais nous voulons signifier que l'homme ne se peut droitement adonner à la repentance, sinon qu'il ait premièrement reconnu sa grâce » (III, 3, 2) (1). Le réformateur justifie cette affirmation par quelques remarques fort intéressantes. Il montre que l'homme, tant qu'il reste en dehors de l'Évangile, ne peut voir en Dieu qu'un juge prêt à le condamner, puisqu'il ne saurait accomplir la volonté divine dans toute sa perfection. La rigueur de la Loi attire la malédiction sur le pécheur, dont elle anéantit tous les efforts et brise les bonnes résolutions, pour le pousser ensuite au découragement et au désespoir. La foi, au contraire, qui assure au fidèle la bienveillance de Dieu, apporte avec elle l'espérance, par laquelle le croyant est encouragé et soutenu dans sa lutte contre le mal, car il sait que son travail, si imparfait

(1) Ce texte se trouve dans l'édition de 1539, chap. 5. *Op. Calvin.*, t. I, p. 687.

qu'il puisse être, ne sera pas vain auprès de son Père céleste. « Je dis que jamais homme ne lui portera telle révérence qu'il doit, qu'il ne se fie en la clémence et bonté d'icelui et que nul ne sera jamais bien délibéré à garder la Loi, s'il n'est persuadé que celui auquel il sert a son service agréable. Or, cette facilité, de laquelle Dieu use envers nous, est un signe de sa faveur paternelle. Ce qu'aussi montre l'exhortation d'Osée : « Venez, retournons à l'Eternel, car s'il a détruit, il nous guérira ; s'il a frappé, il nous donnera santé (Osée 6, 1). » Nous voyons en ces mots que l'espérance d'obtenir pardon doit servir d'éperon aux pécheurs, afin qu'ils ne croupissent point en leurs fautes » (III, 3, 2). Ce texte a été ajouté en 1559, mais Calvin s'exprime plus clairement encore dans le passage suivant, qui se trouve dans l'édition de 1539, chap. 13, *Op. Calvin.*, t. I, p. 832 :

« Et comment pourraient les pauvres âmes prendre courage à faire quelque œuvre, pour laquelle elles n'attendraient rapporter que malédiction? D'autre part si, étant délivrées de ce rigoureux commandement de la Loi, ou plutôt de toute la rigueur d'icelle, elles se voient être appelées de Dieu avec une douceur paternelle, lors d'une allégresse et franchise de cœur, elles suivront où il les voudra mener. En somme, ceux qui sont captifs sous les liens de la loi sont semblables aux serfs, auxquels les maîtres ordonnent certaine tâche d'ouvrage pour chacun jour lesquels ne pensent rien avoir fait et ne s'oseraient présenter devant leurs maîtres, s'ils n'ont achevé parfai-

tement tout ce qui leur a été enjoint. Mais les enfants, qui sont plus libéralement et doucement traités de leurs pères, ne craignent point de présenter leurs ouvrages rudes et à demi faits, et même ayant quelque vice, se confiant que leur obéissance et bon vouloir sera agréable au père, encore qu'ils n'aient fait que ce qu'ils voulaient » (III, 19, 5).

La foi est donc bien le fondement de la pénitence, de même qu'elle est la racine d'où sortent les bonnes œuvres. De cette analyse psychologique il résulte, en effet, que la foi justificante implique nécessairement le sentiment de notre péché et le vif désir de l'anéantissement du mal qui règne en nous; de plus, elle ne saurait exister sans produire en nous l'amour pour Dieu et sans créer et fortifier l'obéissance filiale du croyant.

CONCLUSION

Nous sortons de cette étude pleinement persuadé de la vanité des objections, qu'au nom de la morale on a prétendu faire au dogme fondamental du christianisme, et nous croyons que notre grand réformateur français a clairement montré « que la foi ne saurait être oisive et sans bonnes œuvres, puisqu'elle est la racine dont elles sont produites. »

On parle souvent de Calvin comme étant un esprit essentiellement logique, on le connaît beaucoup moins

comme psychologue et moraliste. C'est sous ce dernier aspect qu'il nous est apparu dans ce travail ; car, s'il est arrivé à déterminer le lien étroit qui unit la justification et la sanctification, c'est qu'il s'est placé sur le terrain de la psychologie religieuse. Rien d'étonnant à ce fait, qui n'est pas unique chez Calvin et s'accorde parfaitement avec ses préoccupations dogmatiques. Plus nous avons étudié l'Institution Chrétienne, et plus nous nous sommes aperçu que le réformateur s'intéresse peu aux pures spéculations de la pensée ; ce qu'il cherche surtout, c'est de montrer que les doctrines qu'il prêche correspondent aux besoins véritables de la conscience. Voilà pourquoi sa théologie est profondément humaine.

Aujourd'hui, on aime à déterminer l'origine et à montrer le développement des grands systèmes philosophiques et théologiques ; aussi s'efforce-t-on d'établir l'évolution dogmatique de la pensée de Calvin. Si les controverses et les nombreuses lectures, qu'il fit jusqu'à sa mort, ont certainement fourni au réformateur des arguments nouveaux pour défendre et préciser certaines de ses doctrines, nous n'avons pu découvrir, sur la question spéciale que nous venons d'étudier, une seule idée nouvelle ou même un argument original après 1539.

Quelle influence Luther et Mélanchton ont-ils exercée sur la théologie de Calvin ? Et en particulier au sujet des rapports de la justification et de la sanctification, est-il possible d'établir qu'un des réformateurs a dû agir sur l'autre ? Nous n'osons résoudre ce délicat problème, qui

exigerait une connaissance bien approfondie de la théologie des deux réformateurs allemands. Ce que nous pouvons affirmer sans témérité, c'est que la Bible, étant pour Calvin la seule autorité doctrinale et religieuse, lui a fourni le contenu de sa dogmatique, qui repose tout entière sur l'Ecriture sainte. Quant aux idées spéciales que nous avons exposées dans ce travail, nous croyons qu'on pourrait les retrouver plus ou moins développées dans les Epîtres de l'apôtre Paul, dont la pensée inspira si souvent celle du réformateur.

Vu, le président de la soutenance :

E. MÉNÉGOZ.

Vu, le doyen :

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer,

Le vice-recteur de l'Académie de Paris :

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	1
I. De la justification et de la sanctification d'après Calvin.	11
§ 1. De la Justification par la foi	11
§ 2. De la Sanctification	21
II. Rapports entre la justification et la sanctification.	26
CONCLUSION.	45

